

## Se battre

**Réalisation:** Andrea Santana et Jean-Pierre Duret

Film documentaire, France, 2013

Durée: 90'

Production: Agat Films & Cie

Distribution: Aloest Distribution

**A** Givors, ville de vingt mille habitants qui a connu une certaine prospérité industrielle aujourd'hui révolue, ils sont nombreux à connaître cette vie difficile. Andrea Santana et Jean-Pierre Duret filment avec une grande générosité ces hommes et ces femmes qui vivent cette précarité (chômeurs de longue durée, travailleurs pauvres, travailleurs précaires ou juste «survivants»). Pourtant, ce n'est pas un film sur la misère («*la misère c'est quand on dort dehors*», dit une des protagonistes), car ces «invisibles» se battent à leur manière, discrète et tenace, pour survivre, «*pour ne pas se laisser avoir*», et, par ces batailles de tous les instants, souvent cachées ou isolées, ils nous impressionnent par leur vitalité et leur détermination à s'en sortir.

Le film débute par un combat de boxe. Le jeune qui en sort vainqueur nous expliquera comment sa rage de vivre l'aide à gagner ses combats. Il nous dira aussi son bonheur d'habiter une cité HLM, riche de la diversité de ses habitants. D'autres «invisibles» nous racontent leur parcours, les espoirs auxquels ils s'accrochent: «*avoir un vrai travail*», «*récupérer la garde de mon enfant*», «*avoir une fiche de paie et toucher six cents euros*». Parmi ces raisons de ne pas sombrer, les bénévoles des associations (Secours populaire, Restos du cœur), qui font preuve d'un dévouement admirable (même si cela semble une banalité de le répéter), duquel ne ressortent que le respect de la dignité des personnes et la chaleur de la solidarité (pas de morale, pas de charité, pas «d'assistanat»).

C'est par le travail de ces bénévoles que ces «invisibles» ne disparaissent pas complètement de notre champ de préoccupations, même si nous nous habituons à cette France



à deux vitesses où être pauvre c'est ne plus être écouté, ne plus être regardé, ne plus être défendu, et au contraire être stigmatisé comme «assisté».

Ce documentaire d'Andrea Santana et de Jean-Pierre Duret est plus qu'un film. C'est un geste citoyen qui nous donne à voir une leçon de vie transmise par ces démunis.

**Maryse Artiguelong,  
membre du Comité central  
de la LDH**

## Parce que j'étais peintre

**Réalisation:** Christophe Cognet

Film, France, Allemagne, 2013

Durée: 104'

Production: La Huit (France)

Augenschein Filmpr (Allemagne)

Distribution: Jour2fête

**V**oici un film longuement médié, fruit de recherches dans toute l'Europe et en Israël, de tournages dans les grands camps de concentration et d'extermination, et de rencontres avec de nombreux artistes et conservateurs de musées. Il faut dire que le sujet requiert immensément de justesse et d'intelligence: des dessins faits par des déportés des camps, retrouvés par miracle ou réalisés de mémoire dès la fin de la guerre, ainsi que des œuvres graphiques ou picturales, plus récentes, d'artistes rescapés.

Comment dessiner, dans le camp? En volant un bordereau, un bout de journal, du papier d'emballage. Surtout, en se cachant; et en cachant ses dessins, par exemple le carnet retrouvé dans les fondations d'une baraque à Birkenau.

Pourquoi dessiner? Pour penser à autre chose, comprendre ce qu'on vit, montrer exactement ce qu'on voit et ce qui se passe, les lieux et les gens, la souffrance, le processus de la mort, pour transmettre à l'histoire. Pour gagner un morceau de pain, en faisant des portraits. Pour garder la vie sauve, en faisant, pour les folles recherches de Mengele, les portraits des Roms qu'il s'apprête à

tuer. Parce qu'on est un enfant, et que les enfants dessinent.

Pourquoi dessiner, en définitive? «*Parce que j'étais peintre*», répond Zoran Music. Il y avait une nécessité absolue. Mais aussi, et il mesure le scandale: «*Parce que c'était beau.*»

Beauté atroce des cadavres entassés dans les charrettes, ou des dessins de Music qui les représentent? Boris Taslitzky, auteur lui aussi d'œuvres magnifiques, parle de la beauté de Buchenwald. Ce qui pose la question de l'obscénité. Quand un peintre, en 1962, représente une belle femme nue dans une chambre à gaz, son tableau est obscène. Le réalisateur n'a pas besoin de le dire. Il n'est pas là pour juger, pour porter des certitudes, mais pour poser des questions. Qu'est-ce que la représentation? La finalité de l'art?

Les dessinateurs étaient très divers: dessin professionnel pour les portraitistes, reportages quasi photographiques pour la presse, croquis d'amateurs voire d'enfants, véritables œuvres d'art pour certains. Parmi la vingtaine de rescapés interviewés, beaucoup parlent de leur souci primordial d'exactitude: on ne dessine que ce qu'on voit ou ce qu'on a vu.

La pire obscénité est tout de même sortie du cerveau malade des bourreaux. La caméra quitte les beaux paysages verdoyants d'un des camps, pour entrer dans le crématoire. On voit les fours, la chambre aux murs griffés et, sur un mur, un soleil et des fleurs dessinés au pochoir: décoration ordonnée par les SS.

Le sinistre retour, ces temps-ci, de la parole antisémite devrait suffire à justifier la nécessité de ce film. Il apporte une contribution nouvelle à la connaissance historique. Il se trouve, en plus, que c'est un travail admirable.

**Nicole Savy, coresponsable  
du groupe de travail LDH  
« Femmes, genre, égalité »**